

LA COMPOSITION DU PROLOGUE DES ACHARNIENS

Les scènes dont se compose le prologue des *Acharniens* paraissent, à la première lecture, former un ensemble quelque peu capricieux et confus. On cherche le lien qui les unit, et ce lien échappe tout d'abord. On est tenté de croire qu'Aristophane, en les écrivant, ne s'est proposé d'autre but que de gagner son public en le déridant par un défilé de tableaux amusants, sans se soucier outre mesure de leur enchaînement logique, sans être dominé lui-même par une idée maîtresse en relation étroite avec son sujet. On ne songe point d'ailleurs à lui en vouloir; on invoque, pour l'excuser, la grande liberté d'allures qui était le privilège de la comédie ancienne, et la critique oublie sa sévérité en présence de sa verve et de son comique exhilarant. Il n'est peut-être pas inutile de soumettre ces scènes du prologue à un examen attentif, et de montrer, d'une manière plus précise qu'on ne l'a tenté jusqu'ici, comment elles se relient entre elles, comment elles engagent et font avancer l'action.

I

Un mois s'était à peine écoulé depuis la représentation de la *Paix* (mars 421), que la paix de Nicias était conclue entre



Athènes et Lacédémone (avril 421). Le rapprochement de ces deux dates et le succès du poète (1) indiquent assez que les aspirations du bonhomme Trygée étaient, quand fut représentée la *Paix*, en parfait accord avec celles des Athéniens ou, pour mieux dire, avec celles de la Grèce entière ; et l'histoire en effet nous apprend, en nous en expliquant les causes, que les Athéniens et les Spartiates étaient, à ce moment, également las de la guerre (2).

La situation réciproque de Sparte et d'Athènes était loin d'être aussi nette à l'époque où furent joués les *Acharniens* (fév. 425). Pour cette comédie, de même que pour la *Paix*, l'auteur obtint le second prix. Il ne faudrait pas en conclure que les causes de son succès furent les mêmes dans les deux cas. Pour les *Acharniens*, le poète semble avoir dû sa victoire au mérite de son œuvre beaucoup plus qu'à l'opportunité de ses conseils. C'est du moins ce que les faits semblent confirmer.

Et d'abord, il est certain que les conseils d'Aristophane ne furent pas écoutés. Dans l'année qui suivit la représentation, la guerre reprit avec plus de vigueur encore qu'auparavant, sous l'énergique impulsion de Démosthène, que la défaite des Ambraciotes avait mis en faveur, au point qu'on lui donna, bien qu'il ne fût plus alors stratège en titre, la libre disposition des forces navales commandées par Sophocle et Eurymédon dans les parages de Pylos (3). On a là une preuve évidente que le parti de la guerre, dont Démosthène était l'un des représentants les plus en vue, n'avait rien perdu de son influence.

En outre, les événements militaires de 426/425 et du début de 425 n'avaient rien présenté de particulièrement inquiétant, rien qui fût de nature à inspirer aux Athéniens le désir de voir cesser les hostilités. Si Platées était tombée aux mains de l'ennemi, d'autre part la défection de Mytilène avait été durement châtiée, et Lesbos avait été conquise sans que la flotte encore

(1) La *Paix* obtint le second prix au concours.

(2) Thucydide, V, 14, sqq.

(3) Thucyd., IV, 2.

inexpérimentée de Lacédémone, commandée par Alkidas, eût osé secourir la capitale de l'île. A Corcyre, les entreprises des oligarques, gagnés par Corinthe à la cause de Sparte, avaient totalement échoué : le parti démocratique, animé d'une fureur inexprimable, à laquelle d'ailleurs celle de ses adversaires ne le cédait en rien, avait noyé dans le sang toutes les résistances, et renouvelé avec Athènes l'alliance conclue lors des préliminaires de la guerre ; et, dans cette circonstance encore, la flotte d'Alkidas avait donné des preuves manifestes de timidité et d'impuissance en fuyant précipitamment à l'approche des vaisseaux d'Eurymédon. — La sixième année de la guerre (425/424) ne s'annonçait pas sous des auspices plus décourageants. Les Lacédémoniens n'avaient pas exercé dans l'Attique leurs ravages accoutumés ; Lachès s'était emparé de Messine ; Nicias n'avait pu, il est vrai, réduire Mélos à embrasser le parti d'Athènes, mais il avait remporté à Tanagra un succès important sur les Béotiens et dévasté, avec soixante vaisseaux, les rivages de la Locride. Si Démosthène avait été malheureux dans son expédition contre les Étoliens, il avait atténué les conséquences de leur victoire en les arrêtant devant Naupacte et relevé sa propre renommée en infligeant aux troupes ambraciotes, soutenues par les Péloponésiens, une défaite qui fut, au dire de Thucydide, le plus grand désastre éprouvé par une ville grecque en si peu de jours (1).

De l'ensemble de ces événements, il résulte qu'au début de l'hiver de 425, époque où les *Acharniens* furent représentés, il n'y avait point de raison particulièrement sérieuse pour qu'Athènes fit des avances à Lacédémone. La balance n'avait encore penché d'une manière décisive ni pour l'une ni pour l'autre des deux cités, et il semblait même que la fortune inclinât plutôt à se ranger du côté d'Athènes.

Mais, alors même que le succès de leurs armes aurait été moins heureux, les Athéniens ne pouvaient encore de longtemps

(1) Thucyd., III, 113. Pour le détail des événements résumés ici, voir le même auteur, livres II et III.

songer à renoncer à la lutte. D'Athènes et de Sparte, la guerre s'était progressivement étendue au reste de la Grèce. « Cette sédition, dit Thucydide en parlant des troubles de Corcyre, parut la plus atroce parce qu'elle était la première de toutes. Plus tard, tout le monde hellénique, pour ainsi dire, fut ébranlé, et la division régna dans chaque cité, les chefs de la démocratie appelant à eux les Athéniens, et les oligarques appelant les Lacédémoniens (1) ». Ni Sparte, ni Athènes n'étaient donc plus les absolues maîtresses de leurs mouvements; il n'était pas en leur pouvoir d'éteindre, du jour au lendemain, le grand incendie qu'elles avaient allumé; il leur fallait obéir à la poussée irrésistible venue du dehors, sous peine de se voir abandonner par tous ceux que la politique intérieure de leurs cités respectives avaient amenés à devenir leurs alliés les plus déterminés et les plus solides. Ni l'une ni l'autre d'ailleurs ne songeaient à résister à cette impulsion. Car il ne s'agissait plus seulement de savoir laquelle des deux resterait en possession de l'hégémonie. Les passions s'étaient exaspérées durant ces six années de guerre, par l'effet naturel de la lutte et de l'incertitude de son issue, et les deux États apportaient désormais dans ce mortel conflit, né de l'intérêt politique et national, l'acharnement et la violence des haines personnelles, auxquelles la raison, ni l'humanité, ni la religion ne peuvent plus imposer leur frein.

Et pourtant, la paix ne manquait pas de partisans à Athènes; ils étaient même assez nombreux. C'étaient principalement ceux que les incursions d'Archidamos avaient chassés des campagnes de l'Attique, et qui étaient venus s'entasser dans les murs de la ville, chez des amis ou des parents, dans des enceintes consacrées, dans les vieilles tours du Pélasgicon, partout enfin où ils avaient pu découvrir un endroit inoccupé (2). La paix était encore désirée par la majeure partie de la bourgeoisie athénienne, celle qui possédait des domaines et des maisons des champs, sources de jouissance et de bien-être

(1) Thucyd., III, 82.

(2) Thucyd., II, 16, 17.

désormais taries (1). Ils n'étaient point tous, peut-être, de profonds politiques, et les larges vues d'un Périclès leur étaient vraisemblablement étrangères, si même ils les avaient jamais soupçonnées. Que le plus grand nombre, lorsque les hostilités éclatèrent, eussent fait héroïquement leur devoir, qu'ils eussent accompli sans hésitation les sacrifices que les circonstances exigeaient d'eux, nul doute à cela. Mais, en 425, le sacrifice dure depuis six ans, et l'exaltation, l'élan de la première heure sont passés. Ces braves gens regrettent tout ce qu'ils ont perdu ; ils désirent rentrer dans leurs terres, reprendre leur vie facile d'autrefois, et ils trouvent que la guerre s'éternise.

Cependant, ce parti n'ose pas élever la voix. Thucydide nous en découvre en partie les raisons, dans le morceau célèbre où il décrit la perversion morale qui, à ce moment, a gagné la généralité des Grecs : « Les mots eux-mêmes ne s'appliquèrent plus aux choses qu'ils désignent d'ordinaire, et on leur donna un sens arbitraire : l'audace irraisonnée passa pour courage et dévouement à un parti ; la lenteur prévoyante devint la lâcheté qui se pare de beaux prétextes ; la prudence fut de la peur déguisée ; l'intelligence qui pèse tout, une inertie qui recule devant tout ; l'emportement aveugle, le fait d'une âme virile ; la réflexion qui calcule le danger, un prétexte pour s'y soustraire ; l'homme le plus irascible fut regardé comme le plus sûr, et celui qui le contredisait, comme suspect » (2). L'historien n'excepte pas Athènes de sa peinture. Là comme ailleurs, le monde appartient aux audacieux et aux violents, aux Cléons, aux démagogues, et ceux-là seuls peuvent parler sans danger qui savent, par des déclamations emportées et bruyantes, par l'étalage d'un patriotisme intransigeant, par l'exagération de leurs sentiments démocratiques, entraîner à leur suite la foule de ceux qui n'ont rien à perdre, mais tout à gagner, dans le bouleversement des intérêts ; qui achètent les consciences ou les intimident ; qui ont à leur service l'ar-

(1) Voir sur ce point M. Croiset, *Aristophane et les partis à Athènes*.

(2) Thucyd., III, 82.

mée des sycophantes, agents méprisés et redoutés de la tyrannie populaire, toujours armés de la menace d'une dénonciation pour lâcheté, pour laconisme et trahison.

Que pouvaient, contre de pareils adversaires, les partisans de la paix, ces gens paisibles par nature, par raison et par intérêt, ces campagnards qui se tenaient d'ordinaire éloignés des séances de l'assemblée et n'étaient pas habitués aux luttes de la parole? Eussent-ils pu hasarder un mot, sans être immédiatement traités de « suspects »? Or on sait ce que ce mot représente de dangers, à Athènes comme ailleurs. Ce que les hommes de ce parti moyen, doués de qualités solides, mais timorés, n'osaient pas faire, Aristophane le fit pour eux : il plaida la cause de la paix.

L'entreprise était des plus audacieuses et fort malaisée à mener à bonne fin. Aristophane était jeune; il avait la hardiesse et le courage nécessaires pour la tenter; il était en outre doué du génie qui crée les chefs-d'œuvre. Mais tout cela ne lui eût servi de rien, s'il n'avait pas eu en même temps l'adresse de se faire écouter. M. M. Croiset, dans des pages d'une critique très pénétrante, a montré comment, dans la conception générale des *Acharniens*, le poète a surmonté les difficultés qui s'offraient à lui et dont il avait pleinement conscience, ménageant les susceptibilités respectables des patriotes sincères et convaincus, qui pouvaient avoir des représentants même parmi ceux dont il défend les intérêts; évitant d'opposer entre eux les partis politiques et de faire peser sur l'un plutôt que sur l'autre la responsabilité d'une lutte qui avait un caractère national; tenant en bride sa verve railleuse qui se plaît d'ordinaire à la satire individuelle; s'efforçant, en un mot, de faire rire tout le monde sans blesser personne. Je voudrais essayer de montrer, en entrant un peu plus dans le détail, avec quelle prudence il présente son sujet au public dans le prologue, et par quels ménagements et quelle progression il parvient à le lui imposer

(1) Voir sur ce point dans M. Croiset, *ouvrage cité*, le chapitre sur les *Acharniens*.

presque sans qu'il s'en doute. C'est, je crois, parce qu'on n'a pas toujours bien saisi les précautions infinies auxquelles il a recours pour atteindre son but, que les scènes de ce prologue ont pu parfois paraître s'enchaîner avec quelque obscurité et d'une manière un peu lâche.

II

Le prologue des *Acharniens* comprend les scènes ou groupes de scènes suivants :

1° Monologue de Dicéopolis assis sur un banc de la Pnyx encore déserte. Il fait mélancoliquement le compte des joies et des peines de sa vie, en attendant l'ouverture de la séance de l'Assemblée du peuple, qui devrait être commencée depuis longtemps (1-43).

2° Arrivée tumultueuse des prytanes et du peuple, tous se bousculant pour être mieux placés. La séance ouverte, un citoyen, Amphithéos, prend la parole. Mais on lui laisse à peine le temps de décliner sa généalogie; son discours déplaît, et il est expulsé de la tribune par les archers (44-60).

3° Les ambassadeurs revenant d'auprès du grand Roi sont introduits. Ils rendent compte de leur mission et font comparaître, pour appuyer leurs dires, Pseudartabas, l'œil du Roi, avec les officiers de sa suite, qu'ils ont ramenés de Perse et en qui Dicéopolis reconnaît de faux Persans (60-125).

4° Courte réapparition d'Amphithéos : Dicéopolis le charge de se rendre à Sparte et de traiter de la paix avec les Lacédémoniens pour lui et les siens (125-135).

5° Théoros, ambassadeur qu'Athènes avait envoyé au roi de Thrace Sitalcès, est introduit dans l'Assemblée et rend compte de sa mission; il fait comparaître un spécimen de l'armée des Odomantes que Sitalcès a promis d'envoyer au secours d'Athènes. Dicéopolis découvre que ce sont de faux Odomantes. Il déclare qu'il a senti une goutte de pluie, et, sur ce « signe de Zeus », la séance est levée (136-174).

6° Troisième apparition d'Amphithéos. Poursuivi par les Acharniens qui ont flairé la paix dont il est porteur, il arrive tout essoufflé, et présente à Dicéopolis ses échantillons de paix. Dicéopolis choisit la plus longue, celle de trente ans, et sort pour aller se préparer à célébrer les Dionysies champêtres (175-203). Le chœur, composé des charbonniers d'Acharnes, fait alors son entrée et la parodos commence.

La composition de ce prologue donne lieu à une première observation. Les autres comédies d'Aristophane contiennent toutes une exposition assez nette du sujet, ou tout au moins du thème dramatique que le poète se propose de développer (1). Cette exposition est même quelquefois annoncée par celui qui est chargé de la faire. Il en est ainsi dans les *Chevaliers* et dans les *Guêpes*, où elle est mise dans la bouche d'un esclave (2). Plus souvent, elle se déroule d'elle-même, d'une manière moins artificielle, dans un dialogue entre des personnages importants de la comédie (*Nuées*, *Lysistrata*, *Thesmophoriazousae*, *Grenouilles*, *Ecclesiazousae*, *Plutus*). Dans la *Paix*, les deux procédés sont mélangés : deux esclaves de Trygée commencent l'exposition, et Trygée lui-même, arrivant en scène sur son escarbot et prenant sa volée, l'achève dans les airs. Dans les *Acharniens*, nous ne rencontrons rien de semblable ; il est impossible d'en détacher une exposition proprement dite (3). On avance sans bien savoir où l'on va, et ce n'est qu'assez tard, au vers 130, que nous découvrirons enfin ce que Dicéopolis se propose. Il n'y a pas à s'en étonner. En effet, Dicéopolis lui-même, lorsqu'il arrive à l'assemblée, ne s'est encore arrêté à aucun projet déterminé. Il est venu à l'ecclésiia uniquement dans l'espoir — espoir souvent déçu déjà — que peut-être il y serait question de la paix, et fermement décidé à protester et à faire du tapage s'il n'y était pas question de la paix (4). Quant

(1) Voir Mazon, *Essai sur la composition des Comédies d'Aristophane*, p. 171.

(2) *Chevaliers*, v. 40 ; *Guêpes*, v. 54.

(3) Le monologue de Dicéopolis n'est pas une exposition ; on ne sait rien de la pièce après qu'on l'a lu.

(4) Je ne vois pas sur quel fondement le dernier des éditeurs des *Acharniens*,

à conclure pour lui-même une bonne paix avec Lacédémone et à en jouir seul avec sa famille, cette idée ne s'est pas encore présentée à son esprit. Il en résulte qu'après le monologue de Dicéopolis les spectateurs ignorent encore où le poète les mène, le but précis où il tend; ils ne savent rien du thème comique qu'il développera tout à l'heure, et Dicéopolis semble n'en pas savoir sur ce point plus long que le public.

Est-ce à dire que, dans ce monologue, on ne sente pas déjà percevoir une intention générale de l'auteur? Non assurément, car les lamentations solitaires du bonhomme ont pour conclusion un retour mélancolique sur ce qu'était autrefois sa vie, sur l'existence abondante et facile qu'il menait à la campagne avant la guerre. Ses réflexions ne sont pas encore une apologie directe de la paix, ni une attaque directe de la guerre. Elles n'en contiennent pas moins en germe le parallèle qui s'établira plus tard entre les misères de l'une et les plaisirs de l'autre dans la série de scènes bouffonnes qui succéderont à la parabase. Ce monologue, où se trouve dépeint avec une précision pittoresque l'état d'esprit des nombreux campagnards réfugiés à Athènes, ne sachant, loin de leurs vignes et de leurs oliviers, à quoi employer leur temps et leurs bras, se rongant d'ennui, payant cher ce que leurs terres leur donnaient jadis pour rien, devait être vivement senti d'une partie des spectateurs. Combien se reconnaissaient dans ce pauvre homme dont la pensée retourne sans cesse à ses champs bien aimés! D'autre part, même les partisans les plus acharnés de la guerre ne pouvaient trouver prétexte à se fâcher, dans ces vers où ne se rencontre rien qui ressemble à un blâme ou à une attaque, rien qui trahisse l'homme de parti. En quelques mots, le poète éveillait donc, dès le début de la représentation, des impressions favorables à sa cause. Ne s'adressant pas encore à la raison des Athéniens, mais seulement à des sentiments que

M. Starkie, a pu dire que l'assemblée a été convoquée pour discuter une récente proposition de paix. On ne trouve rien de semblable dans le texte (Starkie, édition des *Acharniens*, 1909, p. xxx de l'Introduction).

tous pouvaient avouer et ressentir, à quelque parti qu'ils appartenissent, il réussissait à se faire écouter de tous. Ce premier résultat obtenu, il pouvait se hasarder à faire un second pas.

La courte scène où apparaît Amphithéos marque cette progression nécessaire. La manière dont la scène est traitée dénote à quel point l'auteur avait le sentiment de la situation difficile où il se trouvait, de la prudence qui lui était indispensable pour que son œuvre fût bien accueillie, et en même temps de quelles ressources, de quelle ingéniosité, de quelle dextérité disposait cet heureux génie. On n'a peut-être pas toujours bien saisi l'exacte signification et l'importance de ce petit épisode (43-55). Pourquoi Aristophane introduit-il ici ce singulier personnage? Est-ce simplement pour donner à son tableau de l'écclesia plus de vie, d'animation, de réalité, en détachant du peuple, foule anonyme et muette qui encombre la scène, une figure vivante et concrète qui le personnifie? Est-ce une manière de présenter à l'avance aux spectateurs celui qui tout à l'heure servira d'intermédiaire entre Dicéopolis et Lacédémone? Aucune de ces suppositions n'est satisfaisante. Cependant peut-être serions-nous réduits à nous en contenter, si la critique moderne n'avait pas réussi, au prix de recherches minutieuses et de rapprochements de textes aussi nombreux qu'ingénieux, à identifier Amphithéos, à découvrir quel personnage se cachait sous ce nom de fantaisie.

La scène, obscure pour nous, était claire pour les Athéniens; ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour comprendre. L'acteur qui jouait le rôle d'Amphithéos portait, cela ne peut être douteux, le masque et le costume d'un personnage connu, dont il devait, pour bien remplir le rôle, reproduire les gestes familiers, les attitudes, l'accent, comme, vraisemblablement, Aristophane a reproduit ses façons habituelles de parler. Amphithéos, dit Müller-Strübing (1), c'est Hermogènes,

(1) Voir dans Müller-Strübing, *Aristophanes und die historische Kritik*, p. 697 sqq., la très probante discussion dont nous ne pouvons donner ici que le résultat. M. Starkie (édit. des *Acharniens*, note du v. 47) n'accepte pas l'identification

fil d'Hipponikos et frère de Callias. Il descendait des dieux par ses aïeux paternels et maternels et faisait remonter son origine jusqu'à Triptolème ; il se glorifiait d'entretenir avec les dieux les relations les plus amicales et de recevoir d'eux, par des messages et des voix, des lumières toutes spéciales, bien qu'il ne pût, à cause de sa grande pauvreté, les honorer comme il l'eût désiré. Sa famille (la famille des Callias) était avec Lacédémone dans des rapports étroits d'amitié, et c'était, prétendait-il, un rôle héréditaire dans Athènes, pour ceux de sa race, de négocier les arrangements pacifiques avec les Spartiates. Malgré son origine divine, Hermogénès s'abaissait d'ailleurs sans fausse honte à rendre des services à ses amis terrestres pour de l'argent. Ajoutons que le Lykinos et la Phénarète introduits par Aristophane dans l'extraordinaire généalogie de son héros s'expliquent, au dire d'un autre critique, par les relations d'Hermogénès et de Socrate (1). La seule apparition sur la scène de ce personnage original était donc pour les spectateurs une révélation. Chacun, en le voyant monter à la tribune, pouvait se dire : il va nous proposer de conclure la paix avec Lacédémone. Aussi Amphithéos n'a-t-il pas besoin d'expliquer pourquoi il prend la parole et ne l'explique-t-il point ; ou, pour parler plus exactement, les prytanes ne lui en laissent pas le temps ; car eux aussi ils ont compris. Il a suffi, pour les éclairer, qu'Amphithéos fit une allusion indirecte à ses fonctions héréditaires :

...ἐμοὶ δ' ἐπέτρεψαν οἱ θεοὶ
σπονδὰς ποιῆσαι πρὸς Λακεδαιμονίους μόνω.

d'Amphithéos proposée par Müller-Strübing. Un simple coup d'œil sur les *Helléniques*, VI, 3, 6, dit-il, montre que Callias, en disant « nos ancêtres », peut vouloir parler des ancêtres de tous les Athéniens et non de lui seul. Mais tous les Athéniens n'étaient pas *dadouques*, et Callias l'était, comme Xénophon a pris soin de le dire (*ibid.*, Καλλίας ὁ δαδοῦχος.) Ce détail ne manque pas d'importance.

(1) M. Strübing ne savait comment expliquer Λυκίνος. Hartman a vu que ce mot désignait Socrate, qui passait une grande partie de son temps au Lycée : ἐν Λυκείῳ τὰς διατριβὰς ποιούμενος (Platon, *Eutyphron*). Voir sur ce point la note de van Leeuwen au vers 46 de son édition des *Acharniens*.

Aussitôt le héraut appelle les archers, et l'audacieux qui va émettre la proposition subversive qu'on redoute est subitement interrompu et enlevé de la tribune.

On voit l'importance de cette petite scène dont nous ne découvrons aujourd'hui le sens qu'à grand renfort de commentaires et d'érudition. C'est elle qui tient lieu, en partie tout au moins, de l'exposition régulière qui manque dans les *Acharniens*. Aristophane est dans la même situation qu'Amphithéos. Les prytanes de la comédie, qui ferment la bouche au négociateur de la paix et le font expulser par la police, ne sont pas en effet différents, pour les sentiments, de bon nombre de spectateurs assis sur les gradins du théâtre, et le poète peut craindre le même sort, s'il exprime sans détours, devant la foule hostile, son désir de la convertir à des idées pacifiques. De là les ménagements, véritablement nécessaires, qu'il apporte à l'exposé de son sujet. Il ne formule pas sa pensée avec précision; il la laisse seulement entendre; moins encore, il agit par suggestion; il laisse parler les choses, le visage, le costume, les gestes de son acteur et s'adresse aux yeux plus qu'à l'esprit. Il sait bien que ces fines intelligences athéniennes comprendront même ce qu'il ne dit pas, et il compte que ses adversaires, déridés par la spirituelle caricature qu'il leur présente, n'auront pas le courage de se fâcher. La petite scène d'Amphithéos est, comme on le voit, une sorte de *ballon d'essai*; elle est en même temps une manière *d'exposition en action*, incomplète encore, mais à laquelle Aristophane ajoutera tout à l'heure ce qui lui manque.

Dicéopolis a donc vu son espoir encore une fois déçu. Il proteste vivement contre l'expulsion d'Amphithéos. Toutefois il finit par se rasseoir en maugréant et se résigne à attendre la suite de la séance : peut-être les prytanes vont-ils enfin se décider à mettre en délibération la question qui lui tient tant au cœur, la question de la paix (v. 60). Il n'en est rien. La dernière partie de la séance est remplie par les rapports des deux ambassades envoyées l'une au grand Roi, l'autre à Sitalcès.

Aristophane oublierait-il son sujet? On le dirait, mais ce n'est qu'une apparence. Pseudartabas et Théoros plaident aussi, sans en avoir l'air, la cause de la paix.

Et d'abord, quelles instructions avaient reçues les députés d'Athènes? La première ambassade devait obtenir de l'argent du grand Roi, de l'argent pour la guerre, cela s'entend. Or elle n'a abouti à rien. Le Pseudartabas qu'on exhibe devant le peuple, et dont le nom indique assez qu'il n'a de persan que l'habit, le fait comprendre d'une manière très claire, sinon par son langage, qui est barbare, du moins par ses gestes, qui sont tout helléniques. Pouvait-on donner aux Athéniens un argument plus sérieux, quoique présenté indirectement et sous forme bouffonne, pour les engager à se montrer moins intransigeants sur la question de la guerre à outrance? — L'épisode de Théoros et des Odomantes se justifie par une raison analogue. Théoros devait ramener de Thrace des alliés et des renforts; il n'en ramène qu'une maigre troupe d'affamés, plus pillards encore que les Lacédémoniens. Il est vrai qu'il est chargé des compliments les plus flatteurs pour les Athéniens. Mais quelle guerre peut-on soutenir sans argent et sans soldats? Les deux scènes des ambassadeurs tiennent donc de très près au sujet par ce qu'elles insinuent. — Elles y tiennent aussi par ce qu'elles font voir. Que sont, en effet, Théoros et Pseudartabas, sinon la personnification de l'une des catégories des gens qui vivent de la guerre? Plus loin, Aristophane tournera en dérision les stratèges fanfarons amis du panache, qui trouvent dans la guerre l'occasion de satisfaire leur vanité; ici il démasque les politiciens pêchant en eau trouble, les ambitieux avides et sans scrupules, les habiles, les *embusqués*, doués du talent de se faire grassement payer pour des missions qui les éloignent du danger, et qui sont d'ailleurs remplies d'agrément, ce qui est cause qu'ils les font durer le plus longtemps possible. « Ah! nous en avons vu de dures, dans notre flânerie le long
« du cours du Caystre, hébergés sous la tente, moelleusement
« étendus dans de bonnes voitures, morts de fatigue!... On

« nous recevait, on nous forçait à boire, dans des coupes de « cristal et dans des vases d'or, du vin pur, un nectar! » A quoi Dicéopolis réplique en grommelant : « Et moi, j'en avais du « bon temps, de garde aux créneaux, et couchant sur la paille! » L'attaque n'est-elle pas directe, tout enveloppée qu'elle reste dans la mascarade des costumes et le comique du dialogue, et pouvait-on faire plus clairement entendre aux Athéniens qu'ils étaient dupes, que les honnêtes gens ne se battaient que pour le profit de quelques intrigants?

Mais il ne suffit pas que ces deux scènes rentrent dans le sujet du poète et y tiennent de plus ou moins près par les conclusions qui s'en dégagent. Il faut encore découvrir quelle place elles occupent dans l'action, et en quoi elles la font avancer. Car il y a une action dans les *Acharniens*, quoi qu'on ait pu dire (1).

Nous avons remarqué plus haut que Dicéopolis s'était rendu à l'assemblée sans dessein bien arrêté. Après avoir assisté à la comédie effrontée jouée par l'ambassadeur envoyé au grand Roi et par ses acolytes, il n'est plus dans la même disposition d'esprit. En effet, si cette scène n'a pas ouvert les yeux aux Athéniens, elle les a bien ouverts à Dicéopolis. Il a compris qu'éternellement ses concitoyens seraient dupes, qu'éternellement ils écouterait les contes fantaisiques de ceux qui vivent de la guerre, qu'il ne fallait pas compter sur le peuple pour prendre une résolution sérieuse et raisonnable, et alors il se décide à prendre lui-même cette résolution. C'est, en effet, à ce moment seulement, et par une inspiration soudaine, sans que rien dans ce qui précède ait pu avertir les spectateurs, qu'il se détermine à conclure avec Lacédémone un traité particulier pour lui-même et pour sa famille :

(1) Denis (*La comédie grecque*, I, p. 319; p. 322 sqq.) maltraite fort l'action de cette comédie, où il ne trouve qu'incohérence. Dicéopolis formant le dessein de traiter personnellement avec Sparte, surmontant les obstacles qui s'y opposent et jouissant de son triomphe, dont le plaisir est avivé par les déboires de ceux qui ne l'ont pas imité : quoi de plus suivi, de plus un, de plus complet que cette action? Quant à la question de vraisemblance, qui donc y a jamais pensé, en lisant Aristophane?

Dicéopolis. — « Vraiment, n'y a-t-il pas de quoi se pendre ? Qu'ai-je donc à lambiner ici ? Ces coquins entrer au Prytanée comme dans un moulin ! A l'œuvre ! Faisons quelque chose de hardi, quelque chose de grand. Où est passé Amphithéos ? »

Amphithéos. — Me voici.

Dicéopolis. — Tiens, prends ces huit drachmes, traite avec les Lacédémoniens pour moi tout seul, pour ma femme et mes petits. — Et vous, recevez vos ambassades et faites les imbéciles !

Cela est aussi rapide que la résolution même de Dicéopolis. Huit vers suffisent au poète pour nous faire assister à ce revirement, à ce coup de tête de son personnage. Mais ce sont peut-être les huit vers les plus essentiels du prologue ; car ils précisent ce que la première apparition d'Amphithéos avait seulement permis de soupçonner ; ils constituent, à parler exactement, l'exposition de la pièce, en l'escamotant, pour ainsi dire, en même temps. Le sujet comique et invraisemblable des *Acharniens*, qui ne pouvait, à cause des sentiments du public, faire l'objet d'une exposition suivie et régulière, est maintenant définitivement posé (1).

Est-il aussi accepté du public ? Aristophane a éprouvé peut-être quelque inquiétude à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que le prologue se poursuit comme s'il en avait ressenti quelque-une. Le trait à peine lancé, il se hâte de détourner l'attention sur un autre objet, comme s'il voulait empêcher les spectateurs d'arrêter leur esprit sur la hardiesse de son entreprise. C'est pourquoi il amène sur la scène, sans transition, l'armée de ses Odomantes, dont le costume devait, par certains détails, exciter le gros rire et les grosses plaisanteries (v. 159). Il est permis, il est vrai, d'assigner à cette scène des Odomantes un autre but. Il se peut que Théoros intervienne ici pour donner à Amphithéos, suivant les conventions du théâtre, le temps de se rendre à Lacédémone et d'en revenir. La scène serait ainsi

(1) La scène des fioles de la paix, où M. Mazon (ouvrage cité, p. 16) voit la véritable exposition de la comédie, me semble plutôt être déjà un développement du thème comique de la pièce.

motivée par une question de vraisemblance, vraisemblance très relative, bien entendu; car la comédie ancienne se soucie plus que médiocrement de ce détail.

Ainsi, le prologue des *Acharniens* n'est pas, comme on est tenté tout d'abord de le croire, une suite de scènes comiques sans cohésion. Leur succession et leur combinaison dénotent au contraire une finesse très avisée et un calcul très réfléchi. Elles s'enchaînent avec une logique fort naturelle, acheminant les spectateurs, graduellement et à leur insu, aux scènes qui vont suivre et où se trouveront cette fois franchement abordés et développés d'abord le thème comique propre à la pièce : Dicéopolis concluant sa paix, choisissant sa trêve de trente ans; puis la discussion, dans l'ἄγων, des arguments plus sérieux dont le poète ne craindra plus de soutenir sa cause, assuré que les spectateurs, après avoir ri, l'écouteront avec patience et même avec plaisir. Si l'on a pu quelquefois se méprendre sur la composition de ce début des *Acharniens*, cela tient à ce qu'Aristophane ne pouvait pas ici se servir de la forme d'exposition qu'il emploie dans ses autres comédies, et qu'il a mis, à dissimuler cette exposition et à la retarder, autant de soin qu'il en met ailleurs à la rendre rapide et claire. La prudence le lui conseillait; l'état des esprits et la vivacité du sentiment qu'il se proposait de combattre l'y ont contraint (1).

F. ALLÈGRE.

(1) D'après un fragment de Philochore (fr. 106, Müller, *Fragm. Hist. Græc.*), Cléon se serait opposé, en 425, sous l'archontat d'Euthynos, à des négociations de paix entre Athènes et Sparte. Cette tentative, qui doit être, comme le dit G. Gilbert dans ses *Beiträge* (p. 368), mise sur le compte du parti de la paix, ne prouve rien relativement aux dispositions générales des Athéniens. Il serait intéressant de savoir si elle précéda ou suivit la représentation des *Acharniens*. En aurait-elle, par hasard, été la conséquence?